

Les espaces à forte représentation immigrée aux Etats-Unis : permanence et dépassement du paradigme de l'assimilation spatiale

Sarah Mekdjian
Agrégée, allocataire-monitrice, doctorante en géographie
Université Paris Ouest Nanterre La Défense
Département de Géographie
Bât. D
200 avenue de la République
92000 Nanterre

Introduction

L'assimilation est une notion problématique, connotée négativement en France, synonyme de négation de la différence et d'hégémonie d'un modèle. Dans le contexte nord-américain, la notion est associée à celle de *mainstream*, qui correspond à une classe de référence dominante, associée aux populations blanches, de classe moyenne et résidant dans les espaces suburbains. Depuis les années 1960, l'usage du terme a évolué d'une désignation culturelle ethnocentrée vers une désignation sociale, synonyme de réussite.

L'assimilation spatiale, comme déclinaison de l'assimilation, s'attache à analyser les pratiques résidentielles des immigrés dans leur ville d'installation. L'accès à la propriété et le déplacement de quartiers défavorisés vers des espaces valorisés sont les deux critères majeurs. Ce paradigme, pourtant largement critiqué selon les mêmes critères ethnocentriques que l'assimilation, est volontiers encore considéré comme opératoire. Il se fonde sur le présupposé que les immigrés ont peu de capital à leur arrivée dans la ville d'installation et résident dans des « enclaves », c'est à dire des espaces centraux paupérisés à forte représentation immigrée. La sortie de ces espaces vers les espaces suburbains habités par la majorité blanche, serait synonyme d'assimilation culturelle et sociale. En terme spatial, ce schéma oppose donc centre et périphérie, enclaves et espaces suburbains, en créant des hiérarchies.

La principale critique géographique de ce paradigme est apparue dans les travaux des chercheurs étudiant Los Angeles, ville pour laquelle la logique centre-périphérie est largement obsolète et les vagues d'immigration particulièrement nombreuses et hétérogènes.

Le propos est de montrer que la géographie des espaces immigrés dessinée par l'assimilation spatiale est dépassée et que la critique menée par les chercheurs de l'Ecole de Los Angeles ne propose pas une alternative convaincante.

En fait, il nous semble que les rapports de proximité entre minorités et société majoritaire, au centre de la théorie assimilationniste, masquent les structures internes et les hiérarchies au sein des groupes immigrés. La ville est réduite à des oppositions duales et normatives alors qu'elle abrite de multiples champs de force et des rapports de domination qui sous-tendent les inscriptions spatiales des immigrés.

I- La théorie de l'assimilation spatiale : fondements idéologiques et permanence hégémonique

a- Déterminisme spatial, écologie humaine et ethnocentrisme : les fondements de l'assimilation spatiale

En 1985 paraît l'article fondateur de D. Massey et N. Denton « *Spatial Assimilation as a Socio-Economic Outcome* » (Massey, Denton, 1985) , qui associe théorie socio-économique de l'assimilation et théorie spatiale.

La théorie de l'assimilation spatiale se fonde sur une conception duale de l'espace urbain, opposant les espaces centraux pauvres des « minorités » et les espaces suburbains plus aisés de la « majorité ». Les oppositions minorité/majorité, espaces centraux/espaces suburbains ont été établies à partir du contexte nord-américain et particulièrement de la ville de Chicago. Dans le contexte français, l'utilisation du terme d' « intégration spatiale » apparaît de manière récurrente dans des articles portant notamment sur l'accès à la propriété des foyers immigrés. L'approche de Massey et Denton s'inspire de la conception écologique de l'espace urbain développée par les sociologues de la tradition de Chicago. Le lieu de résidence, l'environnement, sont considérés comme jouant un rôle essentiel dans le processus d'assimilation (système scolaire, accès à l'emploi, niveau de criminalité). Il faut aussi ajouter la notion de mise en contact. La théorie de l'assimilation spatiale part de l'hypothèse que la mobilité socio-économique dépend du degré de mise en contact –notamment résidentielle– avec la *mainstream*, c'est-à-dire la société dominante, américaine et blanche¹ (*Anglo contact*). Cette notion est proche de celle d'interaction, qui est centrale dans les écrits de Park. Selon Massey et Denton, la mise en contact est plutôt synonyme de mimétisme : les minorités au contact de la majorité tendent à reproduire son mode de vie et de réussite sociale.

L'échelle de mesure utilisée par la théorie de l'assimilation spatiale est celle du groupe par unité de recensement (*census tract*)². Plusieurs variables socio-économiques (emploi, revenus, taille du foyer...) sont calculées pour les immigrés et les Anglo résidant dans une unité de recensement. Par régression linéaire, un indice de mise en contact³ des minorités avec la société dominante est obtenu.

La plupart des critiques de la théorie de l'assimilation spatiale discute des méthodes statistiques de calcul de cet indice. Les remises en cause idéologiques sont récentes et interrogent les catégories normatives de *mainstream* et de *suburb*. Pourtant, la théorie de l'assimilation spatiale demeure très présente dans la recherche urbaine sur l'immigration. Dans le contexte nord-américain comme ouest-européen une littérature abondante associe lieux de résidence, statuts socio-économiques et – ce qui est le plus discuté- identifications culturelles.

b- Critiques et permanence d'une idéologie puissante

On peut distinguer deux pensées critiques majeures (Alba et al., 1999, 2000, 2003, Portes, Rumbaut 1993), qui partent du même constat de l'évolution de la société urbaine américaine, très fortement influencée par l'immigration de masse, et de la diversification des profils socio-économiques des immigrés. Ces approches interrogent la capacité de la société américaine et de ses *suburbs* à « assimiler » les populations immigrées. Alba et ses collaborateurs (2000) comparent des données socio-économiques des populations immigrées de cinq métropoles : Chicago, Miami, New York, Los Angeles, San Francisco en 2000. Ils aboutissent à un résultat paradoxal, qui valide un des axiomes de la théorie de l'assimilation spatiale, prouvant que le niveau socio-économique des immigrés est positivement corrélé avec la présence de « Blancs non-hispaniques » dans leur quartier. Néanmoins, l'analyse diachronique (évolution des ménages immigrés de 1980 à 2000) prouve que les mobilités résidentielles sont plus complexes que le modèle centre/périphérie proposé par Massey. Une part significative des ménages immigrés n'accède pas aux espaces suburbains par défaut d'ascension sociale, mais surtout une part croissante s'y installe directement à l'arrivée aux Etats-Unis et y fonde des

¹ Les termes employés par Massey et Denton pour désigner la société dominante varient de « *mainstream* » à « *Anglo* » (désigne les Américains d'origine anglaise et par extension ouest-européenne), en passant par « *Whites* ».

² Les *census tracts* sont des découpages urbains fins créés et utilisés par le recensement, pouvant être rapprochés du « quartier ». Nous avons choisi de traduire le terme par « unité de recensement ».

³ Au sujet des indices de mesure de la ségrégation résidentielle, voir l'article de Apparicio, 2000.

communautés relativement stables. L'exemple de Monterey Park (Fong, 1993), commune suburbaine de Los Angeles est significatif : banlieue relativement aisée à dominante « blanche » jusqu'à la fin des années 1970, elle est appelée aujourd'hui « le premier Chinatown suburbain ». Ainsi se créent des enclaves immigrées de classe moyenne⁴ (Alba et al., 2000) dans les espaces périphériques.

La critique d'A. Portes et de ses collaborateurs part d'une nouvelle conception de l'assimilation, dite « segmentée », vers le haut ou vers le bas, qui entraîne une remise en cause profonde de l'assimilation spatiale. Portes étudie les secondes générations immigrées aux Etats-Unis et note qu'une part significative réussit moins bien que leurs parents. Ces secondes générations s'assimilent par conséquent « vers le bas », en reproduisant des schémas sociaux proches des classes américaines les plus défavorisées. En terme spatial, ce modèle alternatif montre que les espaces suburbains ne sont pas les réceptacles désignés des secondes générations d'immigrés. Les espaces relégués de première installation peuvent être des lieux de résidence à long terme, à l'échelle de plusieurs générations.

Si les deux critiques ébranlent les conceptions spatiales sous-tendues par la théorie assimilationniste, elles reprennent néanmoins une bonne part du vocabulaire classique de l'assimilation. Alba en valide un des axiomes centraux tandis que Portes parle toujours d'assimilation, qu'elle soit vers le haut (assimilation classique) ou vers le bas. L'ambiguïté de la notion empreinte d'une forte normativité et d'un ethnocentrisme mal assumé, n'est jamais vraiment levée. Notre étude empirique des espaces immigrés à Los Angeles permet d'envisager les limites de l'assimilation spatiale.

II- Dépasser le biais assimilationniste. Pour l'étude des relations spatiales de domination

La théorie de l'assimilation spatiale, qui associe les registres spatial, identitaire et social, tente de mesurer l'écart entre minorités et société dominante, érigée en norme. L'idéologie ethnocentrique de la théorie se projette sur la représentation des villes, hiérarchisées entre des espaces plus ou moins propices à l'assimilation et à la réussite sociale. Une conception appauvrie des espaces urbains en résulte, fondée sur l'opposition majeure entre lieu de maintien identitaire et lieu d'assimilation.

Mettre en question la théorie de l'assimilation spatiale conduit à critiquer d'une part ses fondements idéologiques en opérant une série de décentrement et d'autre part sa validité conceptuelle. Il s'agit en fait de considérer la ville comme un « champ de forces », dépourvu de centre ou de hiérarchie unique, et mue par des relations de domination entre les multiples segments de la société urbaine, y compris au sein des groupes immigrés. Nous empruntons la notion de champ de force à P. Bourdieu (1994), qui la définit comme des configurations de relations entre des agents dans l'espace social, marquées par des rapports dominants/dominés. Chaque agent possède une structuration intérieure (habitus) et extérieure (organisée en champs de force, en relations). Il faut ajouter à la notion de champ de force celle de champ de luttes, qui sont menées pour maintenir ou renverser les rapports de force entre agents.

a- Los Angeles, laboratoire d'un bouleversement théorique...flou

La ville de Los Angeles a servi depuis les années 1990 à dépasser nombre de théories urbaines, établies sur les modèles de villes ouest-européennes et est-américaines, notamment à partir de l'exemple de Chicago. L'ouvrage *De Chicago à Los Angeles* (Dear et al., 2002) incarne un déplacement théorique aussi bien en ce qui concerne les études urbaines que les espaces immigrés. Le modèle centre-périphérie est abandonné au profit d'une structure urbaine décrite comme fragmentée et fractale, ce qui rend vaine l'application de l'assimilation spatiale. La structure particulière de la ville est associée à une proportion massive d'immigrés,

⁴ « *Middle-class immigrant enclaves* », (Alba et al. 2000, p. 593).

ainsi quatre à cinq millions d'immigrés vivent dans la région métropolitaine de Los Angeles, soit environ 20% de l'ensemble des immigrés aux Etats-Unis (Soja, 2000).

La ségrégation entre riches et pauvres, qui est marquée à Los Angeles non pas selon le modèle centre-périphérie mais par îlots plus ou moins dispersés, ne se superpose pas à une ségrégation sociale et ethnique (Waldinger et al., 1996)⁵. Les espaces les plus pauvres comprennent des proportions importantes de population blanche américaine, tandis que les individus les plus avantagés socialement sont significativement immigrés ou issus de l'immigration récente (post-années 1960). Les écarts sociaux au sein d'un même groupe immigré sont également très forts, empêchant toute vision homogène et réductrice.

Pour comprendre la structure plurielle et diverse de la métropole, E. Soja puis à sa suite, les chercheurs de la récente école de Los Angeles autour du géographe M. Dear, ont développé les notions de fluidité et d'hybridité. Les espaces immigrés à Los Angeles sont décrits comme interchangeableables, non-hiérarchisés, pièces d'un puzzle au dessin continuellement changeant. Contre la rigidité de la structure spatiale centre/périphérie, l'école de Los Angeles propose une conception fluide de la ville, qui se reflète dans une pensée parfois floue, appuyée sur de nombreux néologismes (Dear et al., 2002) et sur un parti pris esthétique. Ainsi, L'étude de la répartition géographique des espaces immigrés de la métropole repose principalement sur l'usage de métaphores : A. Scott (1996), E. Soja (2000), M. Dear (2002) parlent de « mosaïque » sans traiter de manière systématique les fragments qui la composent et les rapports qu'ils entretiennent ou non entre eux.

L'exemple des Arméniens à Los Angeles permet de poser quelques jalons d'analyse empirique en dehors de ceux proposés par la théorie de l'assimilation spatiale.

b- Une distribution urbaine en îlots hétérogènes. Les Arméniens à Los Angeles

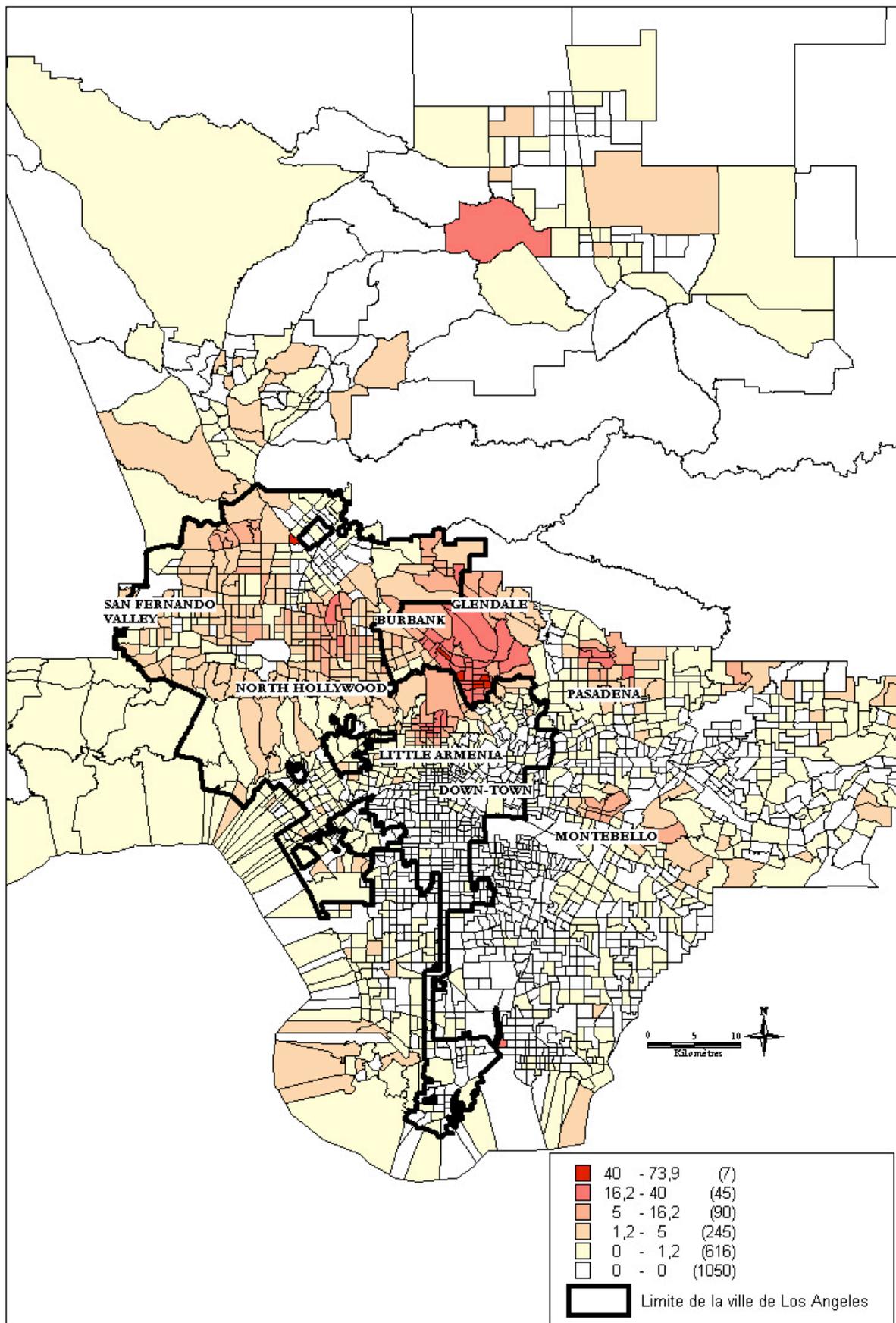
Notre analyse se sépare de la référence à une société dominante et envisage les multiples formes de hiérarchies au sein même du groupe arménien et avec les autres segments de la société urbaine, immigrés ou non.

Avec près de 200 000 personnes d'origine ou de nationalité arménienne dans le comté de Los Angeles⁶, l'agglomération californienne offre une des concentrations urbaines d'Arméniens les plus importantes du monde. Arrivés par vagues successives des pays du Moyen-Orient (Iran, Liban), d'Arménie, de l'est des Etats-Unis ou d'Europe de l'Ouest, les Arméniens se sont installés dans plusieurs îlots urbains de l'agglomération de Los Angeles. Dès les années 1960, ils investissent massivement trois espaces distincts de l'agglomération: Boyle Heights et East-Hollywood, deux quartiers paupérisés proches du centre et Montebello, commune de classe moyenne au sud-est du down-town. A leur arrivée, les immigrés arméniens ne se regroupent pas dans un espace unique ; ils occupent des espaces plus ou moins proches du centre. A la fin des années 1980 alors que les vagues d'immigration arménienne s'accroissent, apparaissent de nouveaux îlots d'installation : principalement Glendale⁷ commune au nord du *down-town* dans la vallée de San Fernando, Burbank ville voisine, North Hollywood plus à l'est dans la vallée.

⁵ « Alors que la transformation ethnique de la région s'est accompagnée d'un écart croissant entre riches et pauvres, cette division n'organise pas la carte ethnique du Los Angeles contemporain », (trad. libre, Waldinger R. et al. 1996, p. 451)

⁶ L'ensemble des données statistiques donné au sujet des Arméniens est issu du recensement américain de 2000 (US Bureau, 2000, www.census.gov)

⁷ Glendale possède aujourd'hui plus de 30% de sa population totale déclarant une nationalité ou une origine arménienne



Carte 1- Pourcentages des individus déclarant une origine arménienne par rapport à la population totale par unité de recensement dans l'agglomération de Los Angeles en 2000 (chiffres US Census 2000, réalisation S. Mekdjian)

Profitant d'une forte vacance immobilière, les immigrés les plus aisés accèdent à la propriété, tandis que les plus modestes louent des appartements dans le sud moins valorisé de ces communes. En fait, la répartition des Arméniens à Los Angeles reflète l'hétérogénéité des individus immigrés, issus d'origines géographiques et de classes sociales distinctes. Ainsi, en dépit du manque de données statistiques, les quartiers de la vallée de San Fernando apparaissent bien comme des lieux attractifs⁸.

Espaces périphériques par rapport au down-town de Los Angeles, elles sont de véritables *edge-cities*, proposant une offre d'emplois et de logements diversifiée⁹. Ces espaces ne correspondent pas à la catégorie des *suburbs* blanches assimilatrices ; elles abritent une proportion très importante et croissante d'immigrés autres qu'arméniens (Kotkin, Ozuna 2002). Ces concentrations récentes s'ajoutent aux regroupements plus anciens¹⁰. Il s'agit donc d'expliquer la répartition en îlots des Arméniens à Los Angeles¹¹.

c- Les rapports de domination, facteurs de différenciation spatiale

La structure en îlots de la présence arménienne à Los Angeles s'explique par des éléments externes et internes. La spécificité de la ville d'accueil, qui présente une forte polycentralité et un tissu urbain très étendu, est un facteur externe particulièrement connu. Ce dernier a été considéré comme central dans les analyses critiques de l'assimilation spatiale. Le facteur interne, envisageant les relations au sein des groupes immigrés et avec les autres agents urbains, permet de dépasser le point de vue unidimensionnel de l'assimilation spatiale, qui reposait sur le rapport, voulu mimétique, entre immigrés et société dominante. L'étude des rapports de force et de domination au sein des groupes immigrés¹² érige ces derniers en agents¹³ de leur installation dans la ville d'accueil, alors qu'ils n'étaient pensés, dans la théorie de l'assimilation, qu'en négatif par rapport à la société *mainstream*. Les rapports de force sont changeants et dépendent de contextes de (re)production historiques singuliers, relatifs à chaque ensemble d'individus. Ainsi, la conception de la ville n'est plus hiérarchisée de façon duale entre espaces de relégation et espaces assimilateurs, mais se lit comme un ensemble de « champs de forces », mûs par des élites (immigrées ou non) et des individus aux intérêts divers. La création d'îlots se caractérise par une série de rituels spatiaux, organisés par différentes élites arméniennes, qui miment l'appropriation : construction d'églises, d'écoles, affichage de l'alphabet arménien sur les devantures des commerces. Les élites – religieuses, politiques, commerçantes – sont les agents de cette mise en scène identitaire et idéologique de l'espace. La compétition entre les élites arméniennes est un formidable moteur de visibilité spatiale, qui mène à plus ou moins long terme à une certaine attractivité

⁸ Ces analyses sont issues d'entretiens de terrain menés entre 2006 et 2008 dans l'agglomération de Los Angeles et des résultats d'une enquête menée sur internet en 2008 auprès d'un échantillon de 780 personnes de nationalité ou d'origine arménienne habitant Los Angeles.

⁹ Glendale abrite par exemple un des sièges américains du groupe Nestlé et emploie de nombreux salariés Arméniens, qui logent à proximité.

¹⁰ East-Hollywood avait en 2000 20% de sa population déclarant une origine arménienne, 4,5% pour Montebello, qui abrite un groupe particulier d'Arméniens, originaires de Russie et qui accueille aujourd'hui de plus en plus d'Arméniens nés en Arménie.

¹¹ Une analyse comparable –remettant en cause les schémas classiques de l'assimilation spatiale– a été menée par B.A Phillips (2007), au sujet des Juifs à Los Angeles.

¹² Les notions de compétition et de domination sont déjà centrales dans les écrits de R. Park, mais elles sont étudiées entre les groupes urbains, bien plus qu'en leur sein. Park voit dans la compétition une forme d'interaction qui mène à l'assimilation. Nous reprenons ici ces notions, mais dans une perspective différente. C'est d'abord au sein des groupes immigrés que ces relations sont étudiées, avec leurs effets structurants sur leurs espaces de vie et sur leurs relations avec les autres groupes urbains.

¹³ Nous reprenons ici le terme d'« agent », employé par P. Bourdieu, plutôt qu'« acteur ». Dans la sociologie de Bourdieu, l'agent se distingue de l'acteur en ce qu'il est aussi « agi », par des structures sociales intérieures (habitus) et extérieures (champ de forces).

(résidentielle, économique). Ainsi, la création du label « Little Armenia » en 2001 par une élite commerçante a pour intérêt majeur d'attirer une clientèle plus nombreuse, qu'elle soit arménienne locale ou touristique. Cette labellisation obtenue, certaines élites politiques arméniennes organisent des manifestations collectives, pensées en concurrence, pour affirmer leur pouvoir (manifestation de commémoration du génocide arménien par l'Union des Jeunes Arméniens chaque 24 avril et festival culturel arménien pour la célébration de la première indépendance de l'Arménie en 1918 par le parti *Dachnak*). Ces pratiques semblent créer à leur tour une dynamique et renforcer l'attractivité du quartier : des commerçants arméniens décident d'y implanter leurs activités, au moins temporairement lors des manifestations collectives. Mais *a contrario*, les compétitions entre élites peuvent détourner les habitants qui ne souhaitent pas y être associés et induire des trajectoires résidentielles nouvelles. En outre, les rapports de domination et les efforts de différenciation au sein du groupe arménien se lisent vis-à-vis d'autres groupes, notamment les immigrés Thaïlandais qui ont fondé le quartier de Thaïtown dans le périmètre de Little Armenia. Les relations de pouvoir entre les élites et entre les élites et le reste de la population arménienne s'extériorisent en direction d'autres groupes, immigrés ou non.

La délimitation des îlots est mouvante et aucun d'eux ne correspond pas à ce que de nombreux auteurs appellent des « territoires ethniques ». Il n'existe pas de frontières claires entre un dedans et un dehors, de même que chaque élite se projette de manière différente et concurrente dans l'espace.

Conclusion

La théorie de l'assimilation spatiale, issue des théories de l'assimilation, a créé un biais idéologique de lecture des villes et des espaces à forte représentation immigrée. Rompre avec le modèle centre-périphérie et opérer un décentrement par rapport aux objets de référence qu'étaient la mainstream et les suburbs blanches constitue la base d'un courant épistémologique largement établi à partir de l'exemple de Los Angeles. L'étude de cas des immigrés Arméniens dans la métropole californienne, qui vient s'ajouter à d'autres analyses empiriques (sur les immigrés chinois et les groupes juifs notamment), montre la nécessité d'envisager de nouveaux paradigmes.

Nous empruntons les notions de « champ de force » et de domination à la pensée de P. Bourdieu pour les appliquer aux relations au sein des groupes immigrés. Ces notions permettent de comprendre les structures spatiales complexes qui existent au gré des relations de pouvoir entre élites et entre élites et masses. Les critères socio-économiques de différenciation spatiale doivent être associés aux segmentations politiques, sociales, religieuses au sein des groupes immigrés.

L'espace urbain envisagé est dépourvu d'un centre unique normatif (les *suburbs* de classe moyenne blanche) ; il est différencié par des hiérarchies plurielles.

Bibliographie

- ALBA Richard D., LOGAN John R., STULTS Brian J., MARZAN Gilbert, ZHANG Wenquan (1999), « Immigrant Groups and Suburbs : A Reexamination of Suburbanization and Spatial Assimilation », *American Sociological review*, n°64, pp. 446-460
- ALBA Richard D., LOGAN John R., STULTS Brian J. (2000), « The Changing Neighborhood Contexts of the Immigrant Metropolis », *Social Forces*, n°2, vol. 79, pp. 587-621
- ALBA Richard D., NEE Victor (2003), *Remaking the American Mainstream. Assimilation and Contemporary Immigration*, Harvard University Press, Cambridge.
- APPARICIO Philippe (2000), « Les indices de ségrégation résidentielle : un outil intégré dans un système d'information géographique », *Cybergeo*, n°34, mis en ligne le 16 juin 2000, modifié le 05 novembre 2007, URL : <http://www.cybergeo.eu/index12063.html>. Consulté le 20 août 2008.
- BOURDIEU Pierre (1994), *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Editions du Seuil, Paris.
- DEAR Michael J. et al. (2002), *From Chicago to L.A : Making Sense of Urban Theory*, Sage Publications, Thousand Oaks.
- FONG Timothy P (1994), *The First Suburban Chinatown : the Remaking of Monterey Park, California*, Temple University Press, Philadelphia.
- KOTKIN Joel, OZUNA Erika (2002), *The Changing Face of the San Fernando Valley*, Rapport de l' « Economic Alliance of the San Fernando Valley », Sherman Oaks.
- MASSEY Douglass, DENTON Nancy (1985), « Spatial Assimilation as a Socio-Economic Outcome », *American Sociology Review*, n°1, vol. 50, pp. 94-106
- PARK Robert E., BURGESS Ernest W. (1924 [1921]), *Introduction to the Science of Sociology*, the University of Chicago Press, Chicago.
- PARK Robert E., Burgess Ernest W., MCKENZIE Roderick D. et al. (1925), *The City*, The University of Chicago Press, Chicago.
- PHILLIPS Bruce A. (2007), « Faultlines : The seven Socio-Ecolohies of Jewish Los Angeles », in *The Jewish Role in American Life : An annual Review*, vol. 5, chapitre 5, USC Casden Institute, Los Angeles.
- PORTES Alejandro, RUMBAUT Ruben (1993), « The New Second Generation : Segmented Assimilation and Its Variants », *The Annals*, n°530, pp. 74-96
- SCOTT Alan J., SOJA Edward W. (1996), *The City : Los Angeles and Urban Theory at the End of the Twentieth Century*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles
- SOJA Edward W. (2000), *Postmetropolis. Critical Studies of Cities and Regions*, Blackwell Publishing, Malden et Oxford.
- WALDINGER Roger, BOZORGHMER Mehdi et al. (1996), *Ethnic Los Angeles*, Russel Sage Foundation, New York.